

Marais à vendre... ou à sauver ?

par P.-Y. LE RHUN

Au pied du coteau de Guérande, les 1 800 ha du marais salant constituent l'une des merveilles de la Bretagne, voire de l'Europe occidentale toute entière. Descendant de la pénéplaine armoricaine, le bocage s'avance sur la mer et, à l'abri de ses talus, les jardiniers de l'Atlantique moissonnent le sel sur leurs plates-bandes géométriques. Etrange bocage sans arbres, où l'on circule sur le sommet des talus, comme les Asiatiques sur les digues des rizières. Surprenant bocage sans engrais, sans insecticides, sans tracteurs : le paludier utilise la technologie la plus douce qui soit en cueillant à la main le sel que l'énergie du soleil et du vent a extrait de l'eau marine.

Qualité hors pair du sel, économie d'énergie, paysage de rêve : n'est-ce pas suffisant pour promouvoir cette activité ? N'est-ce pas suffisant pour que les paludiers soient prospères ? Il faut déchanter. Le miroir d'eau du marais se pique d'inquiétante manière. Ici des salines abandonnées se crevassent au soleil, là on comble une vasière, ailleurs on y décharge des ordures.

C'est que le paludier ne vit pas dans l'univers mythique des discours officiels mais dans le monde implacable du profit, où la quantité prime la qualité, où le gaspillage l'emporte sur l'économie et où la destruction de la nature est infiniment plus rentable que sa protection. La pression des intérêts financiers est d'autant plus vive que la presqu'île de Guérande est très accessible depuis déjà un siècle. La ligne directe de chemin de fer Montparnasse-Le Croisic a permis le développement précoce de la station balnéaire de La Baule, la plus huppée de Bretagne avec celle de Dinard.

Jusqu'aux années cinquante, le tourisme élitair n'occupa que la frange côtière. L'irruption massive des classes moyennes à la recherche de résidences secondaires a remis en cause le *modus vivendi* entre les activités traditionnelles et le tourisme de luxe. La Baule est à l'étroit sur son cordon de sable. Les promoteurs rachètent une à une les villas de la « Belle Epoque » pour les transformer en immeubles. Mais cette densification en hauteur est insuffisante face à la demande. Aussi les promoteurs poussent-ils la ville selon un axe principal, le long de la côte vers Le Croisic, et un axe secondaire, le long du coteau de Guérande. En même temps, ils visent le marais salant qui borde la station. La différence du prix du mètre carré entre les salines et, à quelques pas de distance, le terrain à bâtir baulois donne le vertige. La mine de sel pourrait se convertir en mine d'or !

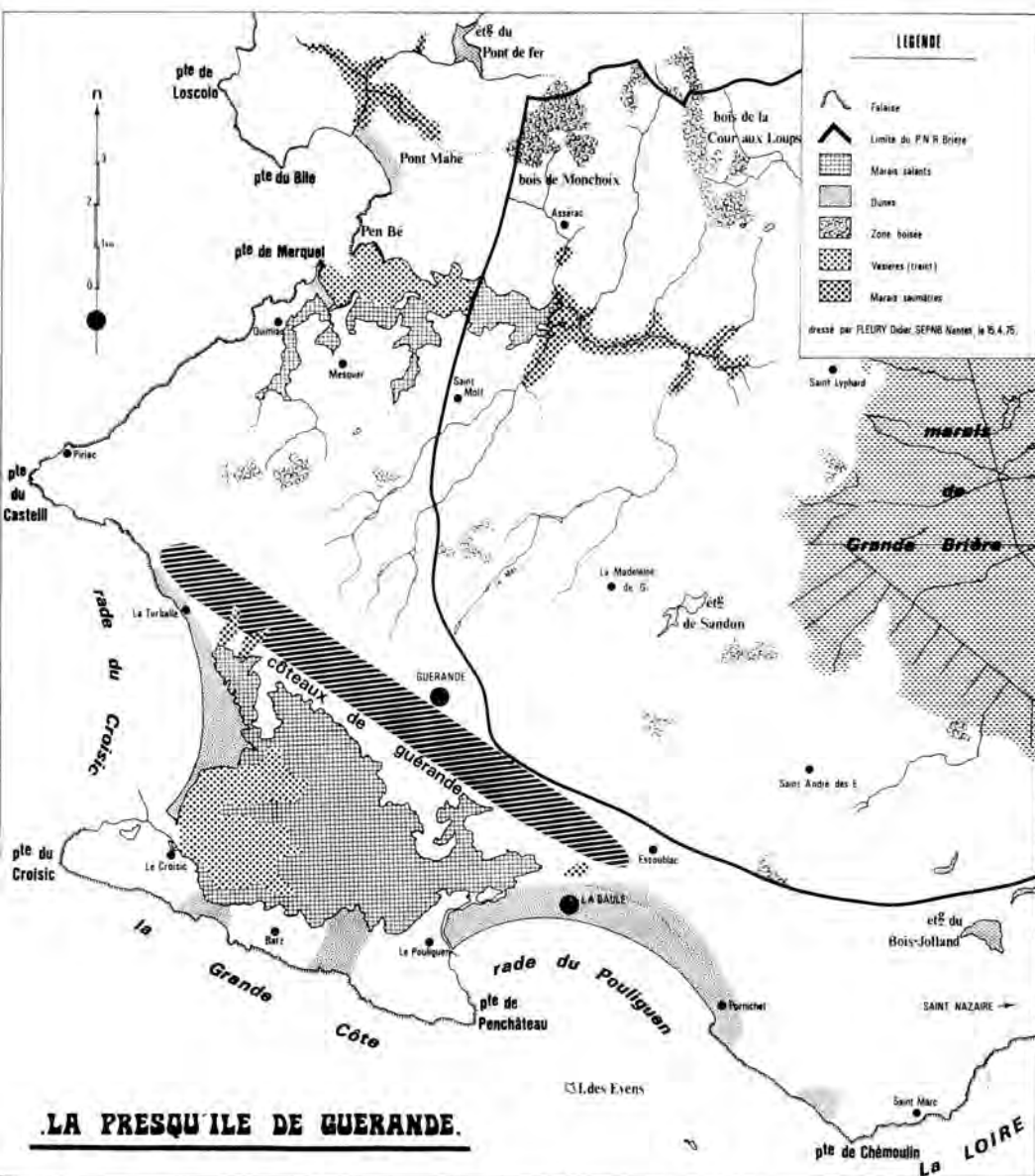
Les tentations sont d'autant plus fortes que la résistance des paludiers est très amoindrie par le départ des jeunes, découragés devant la faiblesse des revenus du sel et l'incertitude du sort du marais. A la tentation du promoteur pourrait répondre celle d'une profession démoralisée, qui en viendrait à vendre la terre pour s'assurer des vieux jours plus à l'aise (et qui lui jetterait la pierre ?). Cette conjonction du profit et de la lassitude signifierait la mort du marais en tant qu'outil de travail, et sa reconversion en espace de loisirs pour une minorité privilégiée étrangère à la presqu'île...

Pour mieux comprendre comment on en est arrivé là, il est intéressant de replacer le problème du marais, avec toute sa spécificité, dans le cadre de l'évolution du monde rural breton depuis un siècle. Pendant qu'une économie rurale centrée sur elle-même est en Bretagne la base d'une civilisation originale, les grandes régions industrielles implantées dans les grandes villes ou sur les bassins charbonniers ne tardent pas à manquer de main-d'œuvre et naturellement cherchent à s'en procurer à bon compte dans les régions rurales périphériques.

La première forme d'intégration de la Bretagne par le capitalisme industriel est donc le soutirage de main-d'œuvre, facilité par la construction des chemins de fer. Le marais de Guérande se trouvait par hasard à proximité du seul foyer industriel breton, et ses jeunes sont partis pour Saint-Nazaire, pour Nantes, mais aussi pour Paris et encore plus loin parfois. L'étranglement du sel gris artisanal par de grandes sociétés explique que le départ des jeunes ait pris un caractère massif. C'est une désertion quasi-totale qui entraîne déjà un vieillissement dangereux du milieu professionnel et qui entraînera la mort du marais salant si elle persiste.

A partir de la première guerre mondiale, le capitalisme ne se contente plus d'extraire de la main-d'œuvre des campagnes bretonnes. Il tire profit du travail des producteurs en leur fournissant des machines, des engrais, des aliments du bétail, etc., ainsi qu'en transformant et commercialisant les produits. Par le biais des cultures et des élevages commerciaux, l'économie rurale désormais excentrée dépend de marchés extérieurs incontrôlables. Cette deuxième forme d'intégration se vérifie pleinement dans le marais, où le capital (les Salins du Midi) s'empare de la commercialisation du sel (par sa filiale Codisel) et même d'une partie des sols. Les paludiers ne sont pas plus maîtres du prix du sel que les éleveurs du prix de la viande...

Il y a encore plus grave. Se superposant à l'extraction des hommes et à l'exploitation des producteurs, voici venu le temps de l'accaparement de l'espace breton, localement plus profitable pour les puissances d'argent. Voici venu le temps où un producteur peut être considéré comme un gêneur à éliminer. Voici venu le temps où dans le marais s'engage la bataille entre le sel et le béton. Pour liquider le dernier carré des paludiers, les Salins du Midi possèdent l'arme redoutable de la commercialisation. Vont-ils continuer à vendre le sel de Guérande ou vont-ils, au contraire, saborder la Codisel et reparaitre sur le marais sous les traits de la banque immobilière La Hénin qui les contrôle et qui récemment a placardé une affiche dans nos villes avec cette phrase : « Nous nous appuyons sur de la terre grâce aux Salins du Midi » ?



Il n'est pas étonnant que le marais soit l'une des régions les plus menacées par le troisième degré d'intégration de la Bretagne, qui affecte principalement les côtes pour le tourisme de luxe, l'estuaire de la Loire et bientôt les côtes pour les centrales thermiques, nucléaires ou classiques, la rade de Brest et ses abords pour la force de frappe. La poursuite de l'urbanisation à outrance, surtout dans la région parisienne, nourrit un contre-courant vers les sites de vacances. Or la presqu'île sera bientôt à la portée des automobilistes parisiens à chaque week-end, comme elle l'est déjà pour les Nantais. Par l'autoroute Paris-Nantes, prévue pour

1980, puis la voie rapide Nantes-Saint-Nazaire, et au-delà par la rocade de La Baule, la presqu'île sera à quatre heures de route de la capitale. Cette perspective entretient la fièvre dans le milieu des promoteurs...

Il faut bien voir que le dernier degré d'intégration du marais à l'économie dominante implique la désintégration d'un milieu humain comme d'un milieu naturel totalement interdépendants. Si l'expression « les paysans, gardiens de la nature » a un sens, c'est bien ici. Il en résulte que la défense de la nature prend dans ce cas un caractère très particulier. Nous ne défendons pas un marais sauvage. *Nous défendons un outil de travail* et l'étude économique montrera qu'il est parfaitement viable. *Nous défendons les travailleurs du sel* contre les intérêts qui cherchent à les évincer de leur propre pays dont ils sont collectivement les légitimes héritiers.

Puissent ces numéros de *Penn ar Bed* (1), réalisés avec cœur par des scientifiques de bonne volonté, mieux faire connaître le sel de Guérande et renforcer la défense indissociable des paludiers et de leur marais.

(1) Le deuxième numéro de *Penn ar Bed* consacré à la presqu'île guérandaise paraîtra en décembre 1975.

— L'intégration-désintégration de l'économie bretonne est étudiée par le Groupe Breton de Recherche, dont je fais partie, mais n'a pas encore fait l'objet de publications.

— Réalisé pour le stage d'été de Skol Vreiz, un montage de 70 diapositives avec un commentaire sur cassette explique le travail du sel et les problèmes du marais. Il peut être commandé ou loué auprès de LE RHUN, 19, rue Bergeronnettes, 44800 Saint-Herblain, l'un des réalisateurs, avec C. CHOLET, I. POHO et J. RÉVEILLON.